

BULLETIN

SALÉS IEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XV^e ANNÉE — N^o 8.

Paraît une fois par mois.

AOUT 1896.

L'état de santé de l'un de nos rédacteurs a retardé la publication du présent numéro. Le Bulletin de septembre recommencera à donner les diverses nouvelles courantes que nos chers lecteurs sont habitués à trouver sous les rubriques d'usage. A titre de compensation, nous avons fait la part large aux relations de nos missionnaires. Celles que nous donnons ce mois-ci offrent un particulier intérêt.

UNE ŒUVRE CATHOLIQUE

Don Bosco a poursuivi avec une conviction toute sacerdotale et par tous les moyens que lui fournissait la Providence, la réalisation d'une idée chère à son cœur et bien digne de sa foi: repla-

cer le domaine immense des connaissances humaines dans une atmosphère surnaturelle. Mais si la lutte contre la déviation païenne des études le trouva toujours sur la brèche, nous pouvons affirmer que l'action positive et directe avait à ses yeux une importance considérable. Nous n'en voulons pour preuve que la publication, par les Salésiens, de la *Bibliothèque de la jeunesse italienne et des classiques latins et grecs*.

Ces deux Œuvres sont, à plus d'un titre, une conquête de l'esprit catholique, en Italie et au loin. Don Bosco eût donc accueilli avec un véritable bonheur la pensée qui a inspiré à l'éminent auteur des *Petits Bollandistes*, Mgr. Paul Guérin, l'Œuvre magnifique du *Dictionnaire des dictionnaires*. Nous croyons, par conséquent, devoir faire, en faveur de l'*Encyclopédie catholique* une exception à nos règles concernant la publicité du *Bulletin Salésien*. Et c'est avec la certitude de nous associer à un mouvement venu de bien haut, que nous recommandons à nos Coopérateurs le *Dictionnaire des Dictionnaires*. La quatrième page de notre couverture de juillet dernier parle des conditions auxquelles on peut se procurer cet ouvrage.

A. S. S. LÉON XIII

au jour béni de sa fête

LE CŒUR DE LA FAMILLE SALÉSIENNE
EXULTE DE SAINTE JOIE
EN L'ANNIVERSAIRE DU JOUR SI DOUX
DE LA

SAINT JOACHIM

FORMANT POUR VOUS DES VŒUX
IL VOUS SOUHAITE UNE VIE LONGUE ET PROSPÈRE
IL VOUS ADMIRE ET APPLAUDIT

O PÈRE SAINT

AUX NOUVEAUX PRODIGES QUE DIEU OPÈRE AVEC VOUS
CHAQUE JOUR QUI S'ÉCOULE MARQUE UN DE VOS TRIOMPHERS

TOURNÉ VERS L'ORIENT, LE REGARD PLEIN D'AMOUR PATERNEL
VOUS AVEZ CONVIÉ CES PEUPLES
A SE RÉUNIR EN UN SEUL EMPIRE DE CHARITÉ
COMME LES ÉTOILES AUTOUR DU SOLEIL
A LA CHAIRE DE PIERRE
ROC ILLUSTRE OÙ TOUTES LES NATIONS TROUVENT LEUR SALUT
EN LEUR PROPHÉTISANT
AVEC LA GLOIRE DU PRÉSENT LA GRANDEUR DE L'AVENIR

VOTRE PAROLE
QUI APAISA TOUJOURS LA TEMPÊTE SOCIALE
ON L'ÉCOUTE AVEC RÉVÉRENCE ET ADMIRATION
DES CÔTES DE LA MER GLACIALE
AUX EXTRÊMES RIVAGES DE L'OCÉAN PACIFIQUE

COMMENÇONS PAR L'ENFANCE



EST dès les premières années qu'il faut commencer à jeter dans les âmes d'enfants les germes d'une éducation vraiment saine, c'est-à-dire morale. Ce précepte divin, en tout conforme aux enseignements de la foi, il incombe à tous ceux qui ont quelque souci de l'éducation de la jeunesse de le mettre à la base de leur action éducatrice, parce que ce précepte est aussi une loi de raison.

On objecte volontiers qu'un enfant du tout premier âge ne comprend rien, ne se rend compte de rien : autant dire que l'on perd son temps à entourer de soins les germes de la plus simple éducation morale qui ont pu lever dans ces jeunes cœurs. Nous saurions gré à ces esprits si prudents d'être en même temps raisonnables et justes : ils n'oublieraient pas alors que l'enfant est composé d'un corps et d'une âme ; nous leur demanderions par conséquent, puisqu'ils s'occupent du corps sans que le petit être en ait conscience, de ne point négliger l'âme, la partie de beaucoup la plus noble et la plus importante du composé humain.

De fait, à ne regarder que la vie physique, on habitue l'enfant à faire une foule de choses bien avant qu'il ne soit en état de s'en rendre compte. Il prend de la nourriture sans se douter de l'effet qu'elle produit en nous ; il marche sans connaître le moins du monde les lois de l'équilibre ; il parle, enfin, tout en ignorant assez souvent le sens exact ou complet des paroles qu'il prononce. Nous ne trouvons pas mauvais que l'on procède ainsi pour tout ce qui concerne la vie physique ou même simplement matérielle, mais à condition que l'on n'en use pas autrement pour tout ce qui concerne la vie morale et spirituelle. Dès lors, il semble absolument raisonnable de conclure qu'il importe souverainement d'habituer les enfants à pratiquer le bien et tout ce qui a trait à la vertu, à fuir

aussi le mal et tout ce qui est vice, sans s'inquiéter en aucune façon de savoir s'ils connaissent la beauté du bien et la laideur du mal.

D'autre part, l'habitude du bien, même dans le seul ordre matériel, remplit le rôle de la préparation des matériaux dans les œuvres qui exigent la main de l'homme. La préparation dont il s'agit ordonne et dispose les matériaux dans l'ordre et de la façon la plus propre à obtenir la forme définitive voulue par l'ouvrier : c'est exactement ce qui se produit pour la vie morale chez les enfants. Ils ne comprennent pas ce qu'ils font, nous le voulons bien ; mais comment nier qu'une fois accoutumés à faire le bien et à éviter le mal, ils n'en acquièrent, grâce à une foule de petits actes répétés, l'heureuse habitude, c'est-à-dire, une certaine disposition naturelle à agir ordinairement selon les lois de la nature ? De cette façon, le jour où ils sauront parfaitement discerner le bien du mal, ils accompliront l'un et fuiront l'autre avec la plus grande facilité, ce que nous voyons précisément se réaliser chez les personnes appliquées dès leurs premières années à un art ou un métier.

On peut ajouter, qu'en pratique, tout bon père, toute bonne mère, un éducateur ou une éducatrice vraiment digne de ce nom s'attache à corriger avec zèle chez les plus petits enfants les moindres actes d'incivilité, sans se demander si les jeunes coupables sont familiarisés avec les règles de la bonne éducation. Avec infiniment de raison on doit tenir la même conduite au sujet de tous les actes ou mouvements de l'âme en soi immoraux, encore que l'usage imparfait de la raison empêche les enfants d'en être responsables devant Dieu.

L'Esprit-Saint dit que l'homme est incliné au mal dès l'enfance ; en fait, ce qui ce passe d'ordinaire vient à l'appui du texte sacré ; dès ses premières années, l'homme voit apparaître les mauvaises inclinations qui sont le fond de sa nature viciée. Qui n'a pas vu des enfants de trois, quatre ou cinq ans subir en grande partie la tyrannie des passions qui dominent l'homme à tous les âges ?

Nous voyons poindre l'orgueil dans les petites ambitions d'enfants, dans la préoccupation, très visible, d'un potentat en herbe, d'avoir toujours le haut du pavé et d'amener, dans les discussions, tout le monde à son avis; l'envie, dans la mauvaise humeur excitée par la vue d'autres personnes caressées, choyées ou simplement mieux traitées; la colère, dans la promptitude à pleurer, à se fâcher, à trépigner ou à faire des caprices et même à lever la main sur une mère, un frère, une sœur; l'avarice, dans le vol minuscule de choses qui ont fasciné le regard; la gourmandise, dans la manie de prendre à la dérobée telle ou telle friandise dont le palais se promet une petite satisfaction. Tous ces hauts faits et autres actions semblables sont assurément loin de présenter toujours le caractère d'une vraie faute: le moyen cependant de n'y pas trouver un défaut ou une imperfection, et comme une tache dans la vie d'un enfant, tache qui blesse nos regards et amoindrit l'idéal d'innocence, de candeur, de grâce que la présence d'un enfant ne manque jamais d'évoquer.

L'expérience permet d'ailleurs de toucher du doigt que les passions naissantes non contrariées, à plus forte raison si on leur laisse prendre racine et se fortifier dès les premières années, peuvent difficilement être corrigées et tenues en respect quand la raison commence à lutter contre les instincts, et rendent d'autant plus malaisée la bonne éducation à mesure que l'enfant grandit.

Un bon père, une bonne mère, comme aussi toute personne sensée, se fait un devoir de corriger les défauts physiques qui se manifestent chez un enfant, lui fait redresser le pied ou la main, veille à l'ensemble de sa tenue, afin de la rendre agréable à tous les yeux et de le voir grandir robuste et gracieux; on serait coupable d'agir autrement s'il était question de corriger des défauts ou de faire disparaître des taches de l'âme, en vue de présenter à tous les regards le petit ange sorti des eaux baptismales, et de le voir devenir homme sans perdre le trésor de l'innocence.

Qu'on n'aille surtout pas, comme beaucoup de gens aiment à le faire, attribuer au naturel, au tempérament ou à je ne sais quoi encore la précoce mauvaise conduite de certains enfants qui jouissent du plein usage de leur raison. On a vu de pauvres petits issus de parents pervers devenir des modèles de bonnes mœurs et donner l'exemple de vertus héroïques. Ce résultat béni était dû aux soins dont on les avait entourés. Avant qu'ils n'eussent subi l'influence du mauvais exemple et des discours corrupteurs, placés dans des familles chrétiennes ou dans de bons établissements, ils purent goûter, dès le premier âge, le bienfait d'une éducation chrétienne. On peut facilement compter les enfants, quelque mauvais naturel qu'on leur suppose, qui deviennent mauvais ou le restent s'ils ont été soumis, aux jours de leur enfance, à l'action salutaire d'une éducation vraiment chrétienne; et l'expérience enseigne que les neuf dixièmes de l'humanité sont bons ou mauvais infiniment moins à cause de leur naturel ou de leur tempérament qu'à cause de leur éducation première.

Tous nos lecteurs, mais surtout ceux de nos Coopérateurs et celles de nos Coopératrices, que Dieu a daigné associer à sa paternité divine, conclueront de ces considérations que pour former des enfants vertueux et en faire un jour des hommes et des chrétiens, il faut à tout prix commencer leur éducation morale avant qu'ils n'aient le plein usage de leur raison. Si les pères et les mères, si les éducateurs et les éducatrices ont à cœur d'étouffer chez les enfants, dès les premières années, les germes du mal dès qu'ils les verront lever, en cultivant au contraire avec amour les germes des vertus que la grâce du baptême a déposés dans ces cœurs, ils auront sûrement la joie et l'honneur d'avoir élevé, au vrai sens du mot, leur famille, et d'avoir donné à l'Église de dignes chrétiens, à la société des citoyens honnêtes et utiles.



NOUVEAU BREF DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE LÉON XIII

EN FAVEUR DE LA PIEUSE ASSOCIATION DE MARIE AUXILIATRICE

LE *Bulletin* d'avril 1894 reproduisait le Bref par lequel S. S. le Pape Léon XIII daignait, dans sa bonté, accorder au Recteur Majeur de la Pieuse Société de S. François de Sales la faculté d'ériger canoniquement, dans toutes les églises et Oratoires salésiens, la *Pieuse Association de Marie Auxiliatrice*, et de l'agréger à l'Archiconfrérie homonyme de Turin. Nous avons maintenant la souveraine consolation d'apprendre à nos zélés Coopérateurs et à nos pieuses Coopératrices que le Saint-Père, par un autre acte de spéciale bienveillance, a bien voulu autoriser notre Supérieur Général à agréger à la dite Archiconfrérie toutes les Pieuses Associations du même titre et du même but, *ejusdem nominis et instituti*, en dehors des Maisons et Oratoires salésiens, en n'importe quel lieu ou diocèse où elles fleurissent, pourvu qu'elle aient été canoniquement érigées par l'Ordinaire du diocèse — Voici la teneur de ce précieux document :

LEO PP. XIII

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

SODALITAS a Joanne Bosco fel. rec. Sacerdote, Patre Legifero Congregationis Salesianae, Augustae Taurinorum sub invocatione Mariae Opiferae in Ecclesia ejusdem tituli canonice instituta, a bo. me. Pio PP. IX Decessore Nostro ad Archiconfraternitatis gradum Apostolicis Litteris, die V mensis Aprilis anno MDCCCLXX erecta est. Aliquot annis post, rogante Michæle Rua, ejusdem Congregationis Moderatore, Nos per similes Litteras Nostras, die undevigesima mensis Januarii anno MDCCCXCIV datas, facultatem eidem impertivimus aggregandi alias Sodalitates ejusdem nominis atque instituti, ubicumque locorum domu set Ecclesiae Congregationis existent erectas. Quum vero nunc ab eodem Congregationis Salesianae Rector Maximo supplices sint nobis adnotatae preces ut facultatem sibi facere velimus aggregandi supradictae Archiconfraternitati alias Sodalitates ejusdem nominis atque instituti in qualibet Ecclesia vel Diocesi sint erectae; Nos, qui pietatem, animarum studium laudesque Salesianae Congregationis novimus et probamus, cum id etiam in bonum atque utilitatem rei Christianae cessurum confidamus, hujusmodi precibus obsecundandum censuimus.

Quare omnes et singulos, quibus Nostrae hae Litterae favent, a quibusvis excommu-

LÉON XIII, PAPE

POUR LA MÉMOIRE PERPÉTUELLE
DE LA CHOSE.

LE prêtre Jean Bosco, d'heureuse mémoire, Père et Fondateur de la Congrégation salésienne, a fondé une Association instituée canoniquement à Turin sous le vocable de Marie Auxiliatrice dans l'église du même nom. Notre prédécesseur le Pape Pie IX, de vénérée mémoire, l'a élevée à la dignité d'Archiconfrérie par des Lettres Apostoliques, en date du 5 avril 1870. Quelques années après, à la supplique de Don Michel Rua, Recteur Majeur de la même Congrégation, Nous-même, par de semblables Lettres, en date du 19 janvier 1894, Nous accordâmes au dit postulant la faculté d'agréger d'autres Associations du même nom et du même but, partout où il existe des Maisons et des églises de la Congrégation. Maintenant, le même Recteur Majeur de la Congrégation salésienne Nous suppliant avec instance de vouloir bien lui accorder le pouvoir d'affilier à la susdite Archiconfrérie d'autres Associations du même nom et du même institut, en quelques Église ou Diocèse où elles sont érigées, Nous, qui connaissons et louons la piété, le zèle apostolique et le œuvres recommandables de la Congrégation salésienne, et qui avons confiance que la dite faveur tournera à l'avantage et au bien de la religion, Nous avons jugé opportun d'accéder à de telles prières.

En conséquence, et uniquement à l'occasion de l'agrégation à la dite Archiconfrérie, absol-

nicationis et interdicti aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris et poenis si quas forte incurrerint, hujus tantum rei gratia absolventes et absolutos fore censentes, Apostolica Auctoritate Nostra hisce Litteris hodierno Congregationis Salesianae Rectori Maximo, suisque in hoc honoris atque auctoritatis gradum Successoribus, ut ipsi alias Sodalitates ejusdem nominis atque instituti in quavis Ecclesia vel Diœcesi canonice sint erectae, ad eandem Archiconfraternitatem in Ecclesia B. V. M. Opiferae Augustae Taurinorum existentem aggregare, et Sodalitatibus praedicti omnes et singulas Indulgentias, tam plenarias quam partiales eidem Archiconfraternitati ab hac Apostolica Sede concessas et aliis comunicabiles impertire et communicare licite possint et valeant, perpetuum in modum concedimus et largimur.

Decernentes praesentes Litteras, firmas validas et efficaces semper existere et fore, suosque plenarios et integros effectus sortiri et obtinere, ac illi ad quos spectat et pro tempore quomodolibet spectabit in omnibus e per omnia plenissime suffragari; sicque in praemissis per quoscumque judices ordinarios et delegatos iudicari et definiri debere, atque irritum esse et inane, si secus super his a quoquam quavis auctoritate, scienter vel ignoranter contigerit attentari. Non obstantibus Constitutionibus et Ordinationibus Apostolicis, ceterisque etiam speciali atque individua mentione ac derogatione dignis, in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romae apud S. Petrum sub Annulo Piscatoris die XXV Februarii MDCCCXCVI, Pontificatus Nostri Anno Decimo octavo.

(Loco sigilli)

Card. C. DE RUGGERO

vant et considérant comme absous tous ceux en faveur desquels sont accordées les présentes Lettres, de n'importe quelle excommunication et de n'importe quel interdit, et des autres censures, sentences et peines ecclésiastiques, si par hasard ils étaient tombés sous quelque'une de ces peines, de Notre Autorité Apostolique et selon la teneur des présentes, Nous concédons et communiquons à perpétuité au Recteur Majeur actuel de la Congrégation salésienne, et à ses successeurs dans cet honneur et cette autorité, le pouvoir d'agréger à l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice érigée dans l'Église du même vocable à Turin, d'autres Associations du même nom et du même institut, en quelque Église ou Diocèse où elles sont canoniquement érigées. En vertu de Notre présente concession, ils pourront aussi licitement accorder et communiquer aux dites Associations toutes et chacune des indulgences tant plénières que partielles accordées par ce Siège Apostolique et comunicables à d'autres.

Nous décrétons que les présentes Lettres aient à garder maintenant et toujours leur force, validité et efficacité; qu'elles aient et obtiennent leur effet plein et entier, et qu'elles tournent pleinement, toujours et en tout, à l'avantage de ceux qu'elles concernent maintenant et concerneront à l'avenir; que dans l'appréciation des choses ci-dessus indiquées, les juges ordinaires et leurs délégués aient à se prononcer suivant Notre sens; que soit nul et sans valeur tout attentat contre la présente Concession, s'il s'en produisait jamais un sciemment ou par ignorance, par le fait de qui que ce soit constitué en importe quelle autorité, nonobstant les Constitutions et Ordonnances Apostoliques et autres dispositions contraires, quoique dignes d'une mention et d'une dérogation spéciale et individuelle.

Donné à Rome, près Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 25 février 1896, de Notre Pontificat la dix-huitième.

(Place du sceau)

Card. C. DE RUGGERO.

Nous recommandons vivement à MM. les Prêtres Coopérateurs, spécialement aux Curés et Recteurs d'églises, de vouloir bien profiter de cette nouvelle faveur pontificale. Nous les invitons instamment à ériger canoniquement et à agréger dans leurs paroisses et localités respectives cette Pieuse Association de Marie Auxiliatrice, qui contribuera à propager et à étendre le culte de l'auguste Mère de Dieu. A cet effet, cependant, il est nécessaire d'adresser par écrit à l'Ordinaire la demande de cette érection, et de joindre à cette supplique une copie des Statuts de l'Association, avec prière d'approuver la nouvelle Confrérie et de la recommander aux fidèles, afin qu'elle soit agréée à l'Archiconfrérie de Turin. Ce document obtenu, ils voudront bien adresser une copie authentique du Décret d'érection au Recteur Majeur de la Pieuse Société Salésienne à Turin, qui s'empressera de leur expédier le *Diplôme d'Agrégation*.



NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO

AMÉRIQUE DU SUD

ÉQUATEUR

VICARIAT APOSTOLIQUE
DE MENDEZ ET GUALAQUIZA

Les fêtes de la shanza et la guerre entre Jivaros.

Dans un de nos précédents numéros, nous avons indiqué une espèce de guerre que les Jivaros ne cessent de se faire entre eux. Il nous reste aujourd'hui à donner sur ce même sujet quelques détails, puisés dans un extrait des notes du catéchiste Pancheri.

LIN octobre, quelques Jivaros des environs de Gualaquiza ont voulu célébrer pour la seconde fois une fête en l'honneur de la *shanza* de cette pauvre femme de Mendez qui, comme je crois l'avoir dit ailleurs, avait été mise à mort par ordre du capitaine Ramon.

Pour célébrer convenablement la fête de la *shanza*, ces sauvages commencent leurs préparatifs quelques mois à l'avance. Le *protagoniste*, c'est-à-dire celui par la main duquel la victime a péri, est le promoteur de la fête. Aussi doit-il s'y préparer plus que tous les autres, en observant un jeûne rigoureux, qui lui interdit l'usage de la viande et de toute liqueur enivrante. Sa seule nourriture consiste en quelques légumes. On orne aussi le *tambo* pour la circonstance; et dans le garde-manger on amoncelle de grandes provisions de viandes, — porcs, poulets, dindons — de poissons et de fruits divers — *juca*, *platan*, *cionta*. Une quantité d'amphores débordantes de *chicha* est chose indispensable. Lors donc que ce matériel amoncelé peut suffire à gorger et à enivrer tous les Indiens des alentours, le *protagoniste* invite tout son monde à la fête, sans jamais oublier de s'assurer le concours d'un individu qui remplit les fonctions sacerdotales.

Hommes femmes, tous y accourent en costume de fête. Le prêtre, pompeusement paré de plumes et de breloques, s'installe sur un siège au milieu de la case. A ce moment entre l'homicide armé de sa lance et portant sa *shanza* dans la main gauche. Le prêtre se lève, prend la *shanza*, et la plonge d'abord dans un bain de nicotine. Il la jette ensuite dans un autre bain de *chicha*, et finalement il la lave dans de l'eau pure. Il fait asseoir ensuite l'homicide sur un tabouret, lui fait renverser la tête en arrière et ouvrir la bouche; il lui verse alors dans le gosier,

à l'aide de l'amphore, toute l'eau des ablutions de la *shanza*, à savoir: tout le jus de tabac, puis toute la *chicha* qui a servi à cet usage et enfin l'eau pure, qui sort aussitôt par les narines du patient. Par la vertu de cette cérémonie, l'homicide se croit justifié de toute la culpabilité qu'il aurait pu encourir en donnant la mort à son ennemi.

A peine purifié de cette manière, il se lève, reprend sa *shanza* et va la suspendre à la colonne principale du *tambo*. Là il l'orne de fleurs, d'oiseaux empaillés aux couleurs les plus variées et de quantité d'autres breloques. Tous les Jivaros viennent ensuite se grouper autour de la *shanza* pour la vénérer. Le prêtre prend la parole, et, dans une espèce de panégyrique de l'homicide, qu'il appelle « *brave Jivaro, habile à venger une injure*, », il se déchaîne en invectives contre la tribu à laquelle appartenait la victime; tous lui prêtent une bienveillante attention. Vient ensuite la procession. Se suivant un à un, ils sortent par un des côtés du *tambo*, rentrent de nouveau par l'autre et fléchissent le genou quand ils passent devant la *shanza*. Après plusieurs de ces mouvements, le prêtre déclare que la cérémonie est terminée. Alors commencent les danses et les trémoussements, suivis d'orgies dont il ne faut pas s'attendre à voir la fin avant cinq grandes journées de débauches, qui ont presque toujours pour couronnement quelque triste aventure.

Une cause de guerre. — Assaut nocturne. — Mort chrétienne d'un brujo.

Cette fois une terrible guerre devait clôturer la fête. *Mashanda*, un Jivaro, s'était retiré chez lui, au sortir des orgies, avec une indigestion telle qu'en peu de jours il se vit réduit à l'extrémité. Un instant, sa constitution robuste parut reprendre le dessus, mais bientôt les remèdes insensés de ceux qui s'occupaient de le guérir lui occasionnèrent une rechute. Un *brujo*, du nom de André, un cousin du capitaine Ramon, fut appelé immédiatement au chevet du malade. En médecin sauvage qui se respecte, il essaya de le guérir avec des chants, des sauts et mille autres simagrées ridicules: mais le malade n'en mourut pas moins au bout de quelques jours. Les parents du défunt attribuèrent, comme de coutume, cette mort aux sorcelleries du médecin et ils jurèrent de le faire mourir. Pour assurer davantage la réussite de leur abominable résolution, ils s'allièrent aux nombreux ennemis du cruel capitaine Ramon, dont le plus féroce était un Jivaro de Chuchumblera (*Zamora*), auquel Ramon avait fait subir un affront ignominieux. Les guerriers Jivaros de Gualaquiza résolurent donc d'assaillir la demeure de l'odieux capitaine. Ne se sentant pas suffisamment en force, ils allèrent en secret demander du secours à d'autres Jivaros de

Mendez et de Zamora et tous se réunirent dans la maison du vieux Naranzha, le chef du parti contraire à Ramon, afin de pouvoir se concerter sur la tactique à suivre et fixer l'heure propice pour livrer l'assaut.

rapidité avec laquelle ils nous quittèrent, qu'ils avaient compris avant nous et mieux que nous. Comme cette clameur générale ne discontinuait pas, nous voulûmes aller nous-mêmes aux informations.



Par la vertu de cette cérémonie, l'homicide se croit justifié de toute la culpabilité qu'il aurait pu encourir en donnant la mort à son ennemi (Pag. 175, col. 2).

Le matin du 10 novembre, la forêt retentissait de cris aussi forts que féroces poussés par les sauvages Jivaros, ce qui nous fit comprendre sur le champ qu'un événement extraordinaire venait d'avoir lieu. Les enfants Jivaros qui se trouvaient avec nous en ce moment, montrèrent, par leur air effaré et la

Sur le point de partir, nous vîmes sortir de la forêt deux jeunes indigènes qui courraient vers nous à perdre haleine, en nous criant avec une angoisse fébrile: « *Vos viniendo pronto, pronto casa Ramon, esta noche malos Jivaros matando Andres, lanzando Ramon*: Vous devant devoir venir vite, bien

vite chez Ramon; cette nuit méchants Jivaros ayant tué André, blessant Ramon avec la lance. — Déjà Don Mattana et moi nous préparions nos montures pour nous rendre au plus tôt chez l'infortuné Ramon quand cinq des principaux propriétaires de Gualaquiza, MM. Vega, Davila, Vasquez, etc., etc., qui déjà avaient été informés de l'aventure par les Jivaros eux-mêmes, se présentèrent à nous et se firent un honneur de pouvoir nous accompagner jusque sur le champ de bataille pour nous défendre contre tout genre de périls. Nous primes ainsi, tous ensemble, la direction de la maison du capitaine.

À notre arrivée chez Ramon, nous trouvâmes, épars sur le sol, les restes des tisons dont avaient fait usage les Jivaros tant pour voir clair pendant la nuit que pour mettre le feu à la maison de leur ennemi. Voici leur procédé pour incendier les maisons. Ils préparent plusieurs pieux qu'ils affilent d'un côté. De l'autre ils les enveloppent de feuilles sèches qui sont liées tout autour et disposées de façon à faire du tout une grosse flèche ardente qu'ils lancent ensuite avec véhémence contre la toiture de feuilles de roseaux. Ici les habitants de la maison ont été si lestes que le feu était éteint avant même d'avoir pu déterminer l'incendie.

Nous entrons dans la cabane de Ramon et le trouvons étendu sur une natte de feuilles de roseaux, agité, dévoré par une fièvre ardente causée bien moins par les blessures reçues (celles-ci étaient peu nombreuses et légères), que par la frayeur et la colère qu'il éprouvait de ne pas pouvoir se venger sur le champ. Un peu plus loin, André, le pauvre médecin, était baigné dans son sang, tout couvert de plaies. L'une, celle du côté, (par où sortait un morceau de poumon lacéré), était mortelle; il fit néanmoins, dès qu'il nous eut aperçu, des efforts pour s'asseoir sur son petit lit, tout rougi de son sang; mais le pauvret, dompté par la douleur dut se laisser retomber sur sa couche. Don Mattana s'approche et lui tâte le pouls: « *Que pensando vos? Cuando yo moriendo? Que pensando vos? cuando yo moriendo...?* » lui dit le malade. Le prêtre lui parle de Dieu et lui demande s'il désirait le baptême. — Oui, fut sa réponse. Il lui administra donc le baptême, mais sous condition, pour le cas où il aurait déjà reçu ce Sacrement; quelques instants après, le pauvre guérisseur rendit l'âme sans prononcer une seule parole de plainte ou de vengeance contre ses ennemis.

Les parents du défunt voulurent un enterrement chrétien dans le cimetière, ce qui nous étonna fort, vu que les Jivaros ont sur ce point des usages tout opposés.

La mère du médecin décédé, à la vue du cadavre de son malheureux fils, et les paritans de Ramon, présents à ce spectacle

funèbre, joignaient à leurs larmes et à leurs lamentations des cris d'imprécation et de vengeance. Ils voulaient châtier leurs ennemis immédiatement, mais Don Mattana et nous tous, nous les en dissuadâmes et avec succès; mais c'est grâce surtout à la promesse que nous leur fîmes de faire arrêter et châtier les assassins. Quand ces animosités furent apaisées, nous reprîmes le chemin de la Mission.

Les Jivaros à la Maison des missionnaires.

Les Jivaros de Naranzha ayant eu vent que nous étions allés chez Ramon et que nous voulions appeler la force armée, s'enhardirent, le bruit commençait à courir qu'ils allaient tenter l'assaut de la résidence des missionnaires.

Vu la probabilité d'un pareil attentat, il nous parut fort expédient de veiller pendant plusieurs nuits. Chacun de nous fit le guet à son tour. Les assauts de ces sauvages ne sont pas à craindre de jour, parce que les Jivaros prennent toujours en traîtres, quand les ténèbres sont plus épaisses; c'est là leur manière de guerroyer. Il était minuit précis quand l'assaut fut donné chez Ramon; comme l'habitation était une construction solide, et qu'ils n'auraient pas pu pénétrer sans trahison, ils corrompirent un beau-frère du capitaine qui, à un moment donné, ouvrit la porte à l'ennemi. Les Jivaros, après avoir perpétré cet assassinat, s'enfuirent à pas de course.

Un matin, le chef *Narangha* et tous ses partisans, vinrent, armés jusqu'aux dents, pour s'assurer si vraiment nous voulions appeler la force armée. « *Pourquoi vous appelant des soldats, dit-il? Nous, par hasard, ayant tué des blancs, ou les serviteurs des blancs? Ce cas étant, vous ayant vraiment raison; mais nous pas faisant du mal aux chrétiens: nous châtiant Jivaros méchants. Vous ayant pas prisons et soldats pour châtiant méchants chrétiens? Et nous de même, châtiant méchants Jivaros.* »

Nous leur fîmes une verte remontrance sur l'action barbare qu'ils venaient de commettre, leur reprochant surtout de s'être montrés si acharnés contre un Jivaro de leur propre tribu. Ils écoutèrent nos reproches sans sourciller, mais ils restèrent bien éloignés de croire avoir mal fait; au contraire, ils se mirent à raconter les atrocités commises par Ramon et ses compagnons: à n'en pas douter, elles sont innombrables. Nous leur donnâmes à entendre néanmoins que, s'ils ne déposaient pas les armes et osaient commettre de nouveaux délits, nous aurions certainement fait venir des soldats, qui les auraient enchaînés et relégués dans la montagne. Ils nous promirent de renoncer aux hostilités pour seconder nos désirs, pourvu

que nous ne fissions pas venir les soldats. Notre promesse explicite les contenta et ils se retirèrent. Dans la suite, nous apprîmes qu'ils ne s'étaient pas rendus dans leurs toldos, mais qu'ils vivaient en plein air, dans les bois, dans de tristes cabanes, tant était grande la peur qu'ils avaient de se voir assaillis par les partisans du capitaine Ramon.

Pauvres sauvages! Leur vie n'est qu'une suite de paniques et d'angoisses; on peut dire qu'ils n'ont pas un moment de paix, ni le jour, ni la nuit. Et pourtant ils ne se laissent pas persuader qu'il serait préférable pour eux de renoncer à cette vie d'amertumes pour embrasser la paix évangélique; non. C'est que le démon de la vengeance et du vice les retient dans un misérable esclavage!

Il nous semble cependant qu'ils ne tarderont pas à comprendre les immenses avantages qu'offre la vie civile et chrétienne sur la vie sauvage qu'ils mènent. Le capitaine Ramon et son frère Nuñinga ont pris la résolution de venir vivre au milieu de nos chrétiens; ils nous ont demandé le terrain nécessaire pour construire leur cabane. Le fils de Ramon vint se présenter lui-même à nous avec deux ou trois enfants Jivaros pour faire couper leurs longues chevelures, « parce qu'ils voulaient, dorénavant, vivre toujours avec les missionnaires... »

Les tombeaux des Jivaros — Première sépulture ecclésiastique.

Ce rapprochement des Jivaros de Ramon vers nous avait déjà commencé à se produire quelque temps auparavant, quand Don Mattana, exaucant leur prière, avait donné la sépulture chrétienne au cadavre d'un de leurs capitaines baptisé.

Un jour, un des Jivaros les plus influents de Gualaquiza vint nous trouver et nous demanda pourquoi nous n'allions pas prendre les restes de son frère, mort il y a cinq ans, pour les transférer au cimetière, étant donné qu'il avait reçu le saint baptême quelques heures avant de mourir, de la main d'un chrétien qui se trouvait présent à ses derniers moments. Cette proposition nous semblait avoir quelque chose de peu ordinaire, vu que les Jivaros ne veulent généralement pas céder aux chrétiens les corps de leurs défunts. Toutefois, nous ne nous laissâmes pas prier deux fois et promîmes de venir le chercher sans retard. Le lendemain, je me rendis en effet chez notre Jivaro, le priant de vouloir bien m'indiquer l'endroit où était enterré son frère.

Les Jivaros ne mettent pas leurs morts sous terre, mais dans une belle petite case carrée de deux mètres de longueur et d'un et demi de largeur, construite ordinairement

dans un coin du jardin qui entoure leur maison. L'ensemble offre l'aspect d'un remblai ceint d'une forte palissade qui est recouverte de plantes vivaces. L'intérieur, semblable à une petite chambre, est meublé d'une chaise à dossier où l'on assied le cadavre, les mains et les pieds croisés, après l'avoir revêtu des habits les plus beaux qu'il portait durant sa vie et orné de toutes les breloques qu'il possédait. Une autre palissade en forme de cercle est tressée ensuite autour du défunt, et si étroitement qu'il ne peut d'aucune manière tomber de la chaise. Cette palissade est encore plus grosse que la première et recouverte à l'intérieur comme à l'extérieur de grandes feuilles qui empêchent même les souris de passer. Le couvercle de cette nouvelle palissade, qui s'élève et se termine quasi en forme de tube, est un disque de bois très épais surmonté d'une grosse pierre. Dans le vide qui se trouve entre la première et la seconde palissade on met une quantité abondante de fruits, *juca*, *platanos*, de viande, etc...; aux parois sont appendus quantité de pots de terre, remplis de *chicha* et d'autres liqueurs narcotiques. Les sauvages croient ainsi rendre service au défunt qui, sans aucun doute, en tirera profit.

C'est à un de ces tombeaux que me conduisit notre Indien. Avec un grand couteau, il rompit la première palissade où étaient suspendus plusieurs amphores de *chicha*. Sous la seconde palissade se trouvaient les ossements du capitaine *Huambachi*, dans la position indiquée plus haut, et recouverts encore de quelques brins d'habits. Un essaim de fourmis le parcouraient des pieds à la tête. Ce sont ces insectes qui ont puissamment contribué à la destruction de ce corps, en y pratiquant d'horribles morsures. Je recueillis avec le plus grand soin ces restes dans un sac et les emportai à l'église de la Mission. Don Mattana, après s'être consciencieusement assuré de la mort chrétienne du capitaine défunt, célébra le lendemain une messe de *Requiem* solennelle pour le repos de son âme. Bien des Jivaros y assistèrent. Nous nous rendîmes ensuite au cimetière.

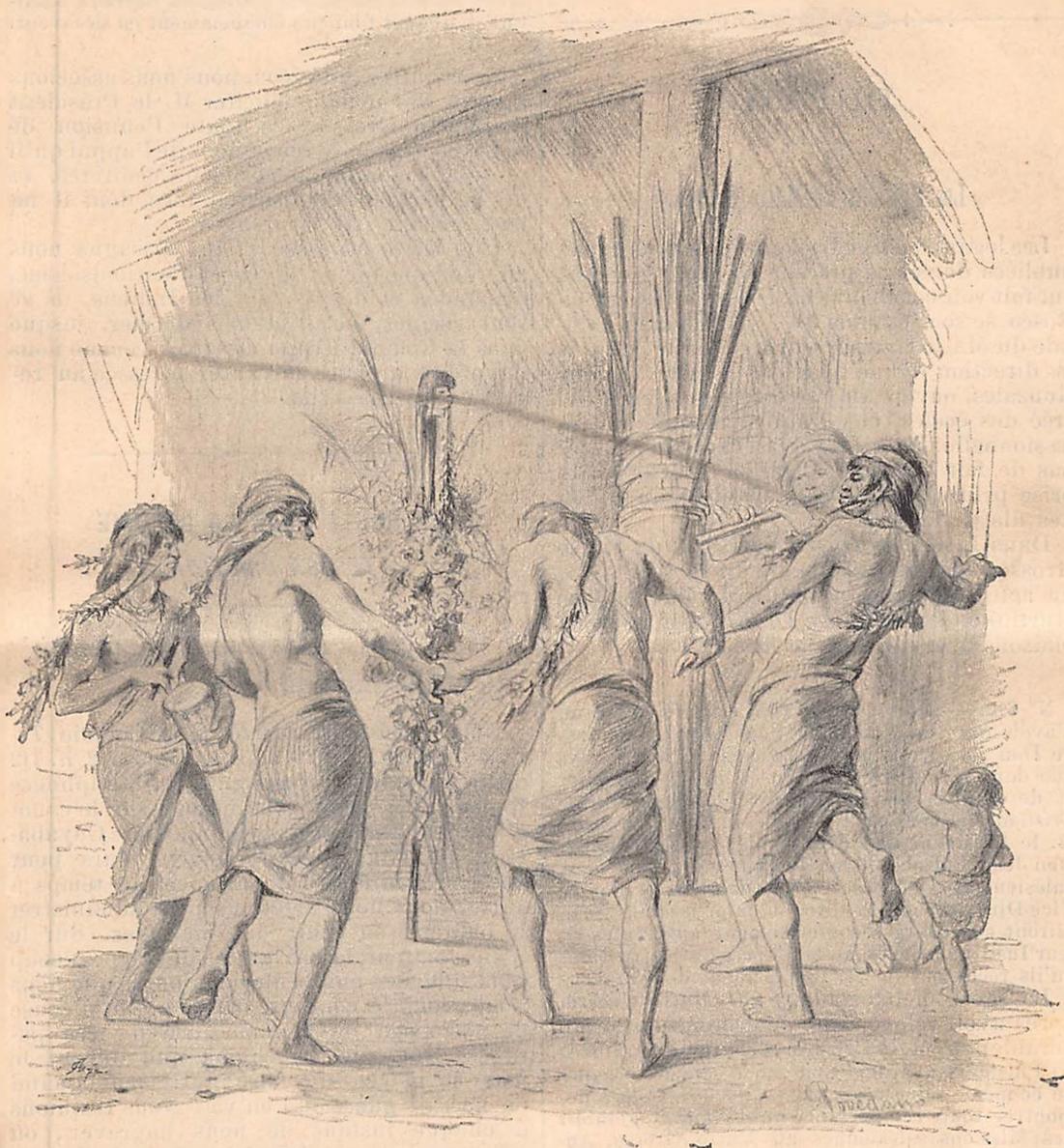
Cet enterrement a été la première sépulture ecclésiastique solennelle que nous ayons célébrée pour un membre de la tribu des Jivaros de Gualaquiza. Elle indique, chez les Jivaros du capitaine Ramon, dans quelle large mesure ils nous ont accordé leur confiance. Depuis lors, leurs visites chez nous sont plus fréquentes; ils nous envoient leurs enfants pour que nous les élevions et en formions de bons chrétiens.

Quand nous eûmes enterré religieusement cet Indien et rétabli la paix entre les Jivaros, nous commençons déjà à escompter la civilisation prochaine de ces sauvages, lorsqu'un cas de petite vérole se présenta dans la Mission. C'était un propriétaire (*entabla-*

dor) qui en fut atteint. Cette maladie est redoutée à bon droit par les Jivaros qui, ne sachant et ne pouvant pas se guérir, laissent toujours mourir ceux qui ont contracté la terrible affection. Ce seul cas suffit pour occasionner l'éloignement de la majeure

nous avons déjà fait mention dans une lettre précédente.

Notre position était des plus douloureuses : sans abri, sans nourriture, sans ressources, au milieu de peuples sauvages sans cesse en guerre entre eux. Mais il fallait pourtant



..... Il va suspendre la *shanza* à la colonne principale du *tambo*. Là, il l'orne de fleurs... Alors commencent les danses et les trémoussements... (Pag. 175, col. 2).

partie des Jivaros qui en voulaient aux blancs. Si cette terrible maladie étendait ses ravages, qui sait combien de temps notre Mission resterait déserte!

Mais ce n'est pas là le seul malheur qui ait éprouvé notre Mission sur la fin de l'année dernière. Il y a eu aussi l'incendie de la Maison de la Mission, incendie dont

ne pas abandonner le champ à nous confié par la divine Providence. M. Guillaume Vega nous a reçus chez lui et nous a secourus généreusement. Espérons en Dieu et abandonnons-nous à la charité des personnes qui veulent l'accroissement de l'Église. Dieu aidant, nous pourrions reconstruire une maison et des ateliers encore plus pratiquement

installés que les premiers, et nous recevrons à nouveau en grand nombre ces pauvres enfants de la forêt, qui commencent déjà à goûter les charmes de la vie chrétienne.

HACINTHE PANCHERI.

BRÉSIL

Les Missions du Matto Grosso.

Les lettres de Mgr Lasagna, que nous avons publiées dans nos précédents numéros nous ont fait voir comment les missionnaires de Don Bosco se sont établis, en 1894, dans la capitale du Matto Grosso, Cuyaba, où ils ont pris la direction d'une paroisse dédiée à saint Gonzalès, ouvert un Patronage du dimanche, créé des écoles, entre autres une École professionnelle. Mais il n'y avait là qu'un premier pas de fait vers la réalisation de leur entreprise principale: s'établir et vivre au milieu des fils de la forêt.

Dans la *Gazeta Oficial* de l'État du Matto Grosso, nous lisons, en date du 19 avril 1895, un acte d'administration du M. Manoel José Murтинho, Président de l'État, et nous nous plaignons à en donner la traduction.

N° 610. — Étant donné qu'il est très opportun d'avoir une grande confiance dans les missionnaires de Don Bosco, qui ne sont venus en notre pays que dans le but d'y faire du bien, de catéchiser et de civiliser les Indiens de la Colonie *Teresa Cristina*, (située sur les rives du San Lorenzo), M. le Président de l'État a bien voulu nommer Don Jean Balzola et Don Joseph Solari, tous deux Salésiens de Don Bosco, l'un Directeur et l'autre Vice-Directeur de la dite Colonie, lesquels rempliront ces charges conformément aux règles de leur Institut, comme aussi d'après les instructions qu'ils recevront de M. le Président de l'État.

La revue hebdomadaire: *O Matto Grosso*, après avoir relevé cette détermination si honorable pour M. le Président Murтинho, ajoute:

Plusieurs fois déjà nous nous sommes occupés de ce même sujet, alors que nous cherchions à démontrer toute l'importance qu'il y aurait à établir des Missions salésiennes au Matto Grosso. Aujourd'hui que ces missionnaires sont au milieu de nous, tout prêts à entreprendre leur campagne si éminemment humanitaire et philanthropique, la civilisation des sauvages — lesquels à leur tour deviendront utiles à la société et aptes à la grande lutte du travail productif et du progrès — nous n'avons pour les fils de Don Bosco que des paroles d'encouragement, et nous espérons que leur activité bien connue et leurs efforts déjà fructueux seront couronnés par le succès complet de leur gigantesque entreprise. Nous nous sentons également en devoir de présenter des félicitations bien méritées à M. le Président de l'État, M. Manoel Mur-

тинho. Natif du Matto Grosso, il a eu la consolation de voir s'accomplir, au cours de son administration aussi prudente que sage, un événement aussi heureux pour sa patrie; mais il y avait contribué par de généreux efforts, avec une extrême bonne volonté surtout. Nous avons été témoins de ses actes si méritants qui, sous son gouvernement aussi honnête que fécond en heureux résultats, parlaient toujours éloquemment en sa faveur.

Nous autres Salésiens, nous nous associons à cette Revue pour féliciter M. le Président du Matto Grosso. De toute l'effusion de notre cœur nous le remercions de l'appui qu'il prête si volontiers à nos chers confrères, et de la particulière bienveillance dont il ne leur ménage par la preuves.

Une lettre adressée à Mgr Lasagna nous apprend que pleins de zèle et d'enthousiasme, demandés et désirés par les Indiens, ils se sont risqués, ce printemps dernier, jusque dans la Colonie *Teresa Cristina*, comme nous l'apprend la lettre suivante, adressée au regretté Mgr Lasagna.

EN ROUTE POUR LA COLONIE

TERESA CRISTINA.

Colonie *Teresa Cristina*, ce 17 juin 1895.

MONSEIGNEUR,

Nous voici enfin arrivés à la Colonie *Teresa Cristina*. Le 20 mai dernier, à 2 h. 1½ de l'après-midi, accompagnés de M. Alphonse Roche, nous nous embarquions sur le canot à vapeur *Antonietta* pour quitter Cuyaba. Il nous fallut presque quatre jours pour descendre le fleuve de ce nom; de temps à autre, nous nous arrêtons pour administrer le baptême ou bénir des mariages. Sur le Saint-Laurent, la navigation devint beaucoup plus difficile, non seulement parce que nous remontons le courant, mais surtout à cause de notre peu de connaissance de ces parages. Nous ne marchions que durant le jour: le moyen de faire autrement quand on ne sait guère où l'on va? Nous risquions à chaque instant de nous engraver, ou même, ce qui eût été pire encore, de donner contre les nombreux troncs d'arbres charriés par le fleuve et qui s'arrêtent ça et là. Même durant le jour, nous ne pouvions pas marcher continuellement, obligés que nous étions de stopper, à des intervalles réguliers, pour demander aux forêts qui longent le fleuve le bois nécessaire à notre machine. Dans ces pays-ci, c'est le seul charbon en usage. En compagnie de M. Roche, je mettais à profit ces arrêts pour chasser des oiseaux que j'empaillais ensuite, à l'inten-

tion de notre Musée des Missions salésiennes. M. Roche m'ayant appris convenablement l'art d'empailler, j'espère envoyer à Villa Colon et à Turin des collections intéressantes.

Nous étions les premiers à effectuer sur le Saint-Laurent une navigation qui méritât ce nom; avant nous, ce fleuve n'avait guère vu que des canots. En général, moins torueux que la Cuyaba, le Saint-Laurent roule un plus grand volume d'eau. De son embouchure au Piguiry, la navigation est facile; mais à partir du confluent du Piguiry, et jusqu'au Tarigara, un des bras du Saint-Laurent, l'eau est assez basse, au point que ce bras coule à pleins bords et laisse le Saint-Laurent presque à sec. Au-dessus du Tarigara, la navigation redevient plus commode, ce qui ne dispense nullement de se défier des troncs immergés dans le lit du cours d'eau.

Les Indiens.

Avant d'arriver au Tarigara, et à mesure que nous descendions dans la forêt, nous trouvâmes des traces du passage récent d'hommes; en outre, M. Roche et votre serviteur eurent la désagréable surprise d'entendre, assez près d'eux, des rugissements de tigres. Nous venions de dépasser le Tarigara quand nous découvrîmes, non loin du rivage, deux Indiens qui, en nous voyant, s'enfoncèrent dans la forêt. On stoppe aussitôt, et nous invitons ces indigènes à s'approcher pour recevoir quelques cadeaux. Au bout d'un certain temps, cinq Indiens, qui étaient à nous épier, sortirent de la forêt; après les avoir nantis tous les cinq d'une paire de caleçons, nous nous remettons en route. Un peu plus loin, nous rencontrons un groupe important de la tribu des Bororos-Coroados, de l'ancienne Colonie Isabelle; leur Cacique était à leur tête. Quelques heures de marche nous permirent d'atteindre l'emplacement de cette ancienne Colonie.

Un article du *Règlement des terres et colonisations* dit que « le terrain occupé par des indigènes ne peut être vendu. Quand les indigènes auront atteint un degré convenable de civilisation, alors seulement ce terrain sera reparté entre eux. » — En vertu de cet article, le terrain de la Colonie Isabelle devait revenir aux Indiens qui l'occupaient. Mais certains individus ayant persuadé au Gouvernement que les indigènes avaient abandonné cette région, devinrent acquéreurs du terrain en question. De fait, on ne trouve plus d'Indiens dans ces parages; chassés par les nouveaux possesseurs, ils ont été confinés à l'écart. Et ce sont ces pauvres spoliés qui, nous ayant vus passer, vinrent le lendemain à notre rencontre, Cacique en tête. Celui-ci, jeune encore, a une teinture de civilisation; il parle convenablement le portugais et a reçu le baptême.

Capturé tout enfant, il fut amené dans un centre où il fréquenta quelque peu l'école. Mais ce vernis de civilisation n'a point tenu: le pauvre homme, qui a tout oublié, vit maintenant comme les autres. Au cours de la conversation que nous eûmes ensemble, je lui fis entrevoir comme probable la venue d'un prêtre qui s'établirait à demeure au milieu de sa tribu pour y planter la civilisation chrétienne. Quelques heures après, il s'approcha de M. Roche pour s'enquérir de la véracité de ma demi-promesse, ajoutant qu'il ordonnerait volontiers à sa tribu, au cas où j'aurais dit vrai, de construire pour le prêtre une belle cabane. M. Roche se porta garant de ma bonne volonté, parce que, de fait, nous étions tous décidés à plaider avec chaleur la cause de ces pauvres gens. Il est vraiment déplorable qu'on les laisse à ce point abandonnés. Ce sont des sauvages, on ne peut le nier, mais d'un naturel excellent; ils valent mille fois mieux que les Indiens de la Colonie *Teresa Cristina*. Réunir les deux tribus serait chose impossible, à cause de l'inimitié qui règne entre elles. Ce qui s'impose donc, c'est de fonder une autre Colonie, où la récolte spirituelle sera sans doute plus abondante et plus riche que dans la Colonie *Teresa Cristina*. C'est dans ce sens que M. Roche entend traiter avec le Gouvernement.

Nous pûmes, avant de quitter cette région, administrer le baptême à deux Indiens adultes qui sont dans une famille chrétienne fixée à l'endroit où nous nous étions arrêtés.

Après toutes ces difficultés, après un long voyage agrémenté des piquantes caresses d'une nuée de moustiques, le mercredi 5 juin nous arrivions enfin à notre Colonie. Une sonnerie militaire et des salves d'artillerie saluèrent notre arrivée. Les sauvages nous reçurent dans les accoutrements les plus divers: je n'oublierai pas de longtemps un personnage vêtu d'un frac amputé de ses manches et d'un gibus sans fond. Un carnaval des plus réussis.

Le lendemain de notre arrivée, nous fîmes une généreuse distribution de tous les objets de vestiaire dont nous nous étions munis pour semer des largesses. Nous avons pu habiller décentement plus de trois cents personnes, hommes ou femmes; mais beaucoup durent se contenter, en faits de vêtements, des rayons du soleil... Il nous fallut même défendre nos propres vêtements contre les supplications par trop entreprenantes d'un certain nombre de ces pauvres gens. Une chemise ou un pantalon avait été le lot des plus favorisés: mais le moyen de donner quand on n'a plus rien!... Les voilà maintenant qui nous assiègent pour avoir des couvertures, objet de première nécessité par des nuits glaciales comme nous en avons: mais où prendre des couvertures pour tout ce monde?

Une victime du « baïre. »

Le surlendemain de notre arrivée, nous trouvâmes dans une cabane une pauvre Indienne à qui, la nuit précédente, on avait déjà chanté le *bacururù* (1), parce qu'elle touchait à sa fin. La malheureuse gisait sur la terre nue, au milieu d'immondices de tout genre. Une peau de singe servait d'oreiller à cet affreux squelette, depuis plusieurs jours privé de toute nourriture, et qui donnait à peine signe de vie. Le visage était enduit d'*urucù* (2), avec dessins fantaisistes en noir; la tête, comme aussi le tronc tout entier, les mains exceptées, avaient une couche de résine rouge, onctueuse; des plumes d'arara (espèce de perroquet) complétaient cette ornementation. Quant aux jambes, la résine noire dont elles étaient couvertes leur prêtait un aspect repoussant. C'est ainsi que ces pauvres gens font aux mourants la toilette funèbre.

La malade dont je vous parle paraissait avoir perdu l'usage de ses facultés intellectuelles et ne faisait pas le moindre mouvement. Les yeux, atones, étaient grands ouverts, mais vitrifiés; la respiration était le rôle de la mort. Sans perdre de temps, je pris un peu d'eau et la baptisai sous condition. M. Roche lui fit avaler quelques gorgées d'un remède qui ne le quitte jamais, et nous nous retirâmes. Deux heures après, nous étions de nouveau auprès de la malade: à notre grande surprise, elle nous parut beaucoup mieux. Elle était sortie de l'état comateux où nous l'avions trouvée. M. Roche lui administra une autre dose de son remède, et nous nous éloignâmes pour préparer le transport de la malade chez les Sœurs, en vue de la soigner et de l'arracher au *baïre* (sorcier).

Il n'était plus temps: une heure après, un Cacique vint nous annoncer que la pauvre femme était morte.

Nous avions à peine quitté la cabane que le *baïre* y était entré. Après avoir jeté sur le visage de la mourante une pièce d'étoffe, il entonna la mélodie funèbre du *bacururù*. Les assistants unirent leur voix à la sienne. Puis, ayant posé un pied sur la poitrine de la malheureuse, il glissa une main sous le voile... Un instant après, la malade était étranglée. Le sinistre et misérable charlatan avait craint qu'en arrachant à ses griffes la pauvre patiente, nous ne portions un coup redoutable à sa réputation de prophète.

Quand nous arrivâmes, le cadavre était déjà enveloppé dans une manière de linceuil.

(1) Cantilène incompréhensible, que l'on chante avec accompagnement de musique devant un cadavre.

(2) La célèbre pommade rouge dont les Indiens du Brésil oignent leur épiderme.

Les femmes qui procédaient à l'ensevelissement témoignaient leur douleur par des hurlements affreux et des clameurs infernales. Le mari mettait en pièces tous ses arcs et ses flèches, dont il amoncelait les débris sur le corps de la défunte; prenant ensuite le verre dans lequel sa femme avait bu le remède administré par M. Roche, il le cassa et se servit des tessons pour se labourer les jambes de la façon la plus barbare.

Quatre robustes jeunes-gens transportèrent le cadavre hors de la cabane. Les *baïres* commencèrent aussitôt à agiter leurs calebasses et à chanter le *bacururù*, pendant que le mari et le reste de la famille continuaient sur eux-mêmes, à l'aide des tessons du verre, l'horrible scène de boucherie dont j'ai parlé plus haut. Leur sang ruisselait à baigner le cadavre. Ne pouvant plus supporter la vue de ce spectacle atroce, je me retirai. Don Balzola fit l'impossible pour mettre fin à cette douleur de cannibales: peine perdue.

Le lendemain, le pauvre veuf était terrassé par une fièvre de cheval.

Difficultés de cette Mission.

Cette nouvelle Mission présente des difficultés nombreuses et autrement graves que nous ne l'aurions pensé.

Notre premier soin sera d'apprendre l'idiome de ces Indiens, ce qui ne nous paraît pas une entreprise trop malaisée. J'ai déjà recueilli environ deux-cent cinquante mots; et quand j'en aurai groupé encore une quantité égale, je serai maître de toute leur littérature. J'espère envoyer à Votre Grandeur, dès le mois prochain, une copie de ce dictionnaire. Les sauvages de l'ancienne Colonie Isabelle parlant le même idiome, notre apostolat sera plus facile.

Nous commençons à faire travailler quelque peu nos sauvages; au lieu de leur trouver la férocité dont on les avait accusés, nous constatons qu'ils sont en définitive d'une poltronnerie peu ordinaire. Au cours des visites journalières que nous leur faisons en parcourant leurs cabanes, nous ne savons comment faire face à leurs exigences; ce sont des quémandeurs sempiternels, et je n'ai pas souvenir que nous ayons pu les contenter au vrai sens du mot.

Le poste militaire de cette station se compose de vingt-cinq soldats. En fait d'influence civilisatrice, ils exercent sur les Indiens celle de l'ivrognerie.

Nous avons tant de labeur que nous ne savons par quel bout commencer et encore moins comment veiller à tout. Missionnaires, gouverneurs, inspecteurs d'hygiène, juges de paix, nous cumulons les charges les plus disparates. Il nous faut subir les innombrables exigences et les étonnantes importuni-

tés des Indiens, leur apprendre à construire un peu moins mal leurs cabanes, prendre en main les outils et payer de notre personne, travailler la terre, abattre des arbres, etc., etc.

Quand Votre Grandeur viendra nous visiter, et nous espérons que ce sera bientôt (1), Elle se verra sûrement obligée de nous envoyer du personnel. Hâtez-vous de façonner des prêtres, des clercs et des coadjuteurs : il y a ici du travail en abondance pour tous ceux que vous voudrez bien nous donner.

M. Roche a l'intention d'acheter un petit vapeur à mettre au service de la Colonie. La perspective d'avoir à son bord Votre Grandeur décidera cet excellent ami à faire au plus tôt cette emplette si importante. Nous avons en M. Roche un bienfaiteur aussi dévoué que s'il était Salésien.

Je termine en priant Votre Grandeur de vouloir bien saluer tous nos confrères. J'avais promis aux nôtres de Las Piedras de leur envoyer de nos nouvelles, mais je ne vois pas le moyen de leur tenir parole. Si Votre Grandeur le croit bon, Elle peut leur communiquer la présente.

Veuillez me bénir et prier pour

Votre fils très humble en N.-S. J.-C.

JOSEPH SOLARI,

missionnaire de Don Bosco.

CE QUE L'ON FAIT AU MATTO GROSSO.

Colonie *Teresa Cristina*, 30 juin 1895.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Je sais que vous avez déjà reçu la nouvelle de notre arrivée au milieu des sauvages de la colonie *Teresa Cristina*. Ma lettre vous a été expédiée par Mgr Lasagna; je désire la compléter aujourd'hui en y ajoutant quelques annotations intéressantes.

Nous sommes ici deux prêtres, Don Balzola et moi. Deux catéchistes sont occupés avec les hommes, et trois Sœurs de Marie Auxiliatrice dirigent les femmes; mais le moyen de suffire à la besogne!

Coutumes anti-hygiéniques de ces sauvages. — Leurs croyances religieuses. — Leurs occupations,

Ces sauvages sont, nous semble-t-il, excessivement lâches: un rien leur fait peur. Pour la plus petite égratignure, pour le moindre mal de tête ils viennent chez nous sur le champ pour nous demander quelque remède. Aussi, sans ombre de diplôme, avons-nous ac-

quis une si grande clientèle que nous défions le médecin le plus célèbre d'Europe d'en avoir une pareille. D'autre part ces sauvages ont des coutumes tout à fait anti-hygiéniques. Comme ils n'ont pas de quoi se vêtir ou se couvrir, tant en hiver qu'en été et durant les nuits froides, la pneumonie est une maladie très fréquente chez eux et, en règle générale, elle les emporte tous. La graisse de crocodile, de tigre ou de tout autre animal, ils l'emploient à se faire des onctions sur tout le corps, pour se préserver de la piqûre des mouches et surtout de la morsure du vampire, qui leur suce le sang. Ils se barbouillent ensuite d'*urucu* et d'autres substances végétales pour être préservés quelque peu des brûlants rayons de soleil. Mais ces industries nuisent grandement à leur santé, parce que ces couleurs obstruent les pores et empêchent la transpiration. Ils se nourrissent de viandes dégoûtantes. Tous les animaux leurs sont bons à manger: aussi les constipations, les tumeurs de tout genre et toute sorte de maladies viennent les éprouver successivement. Quand ils ne se sentent pas en train et que la fièvre les dévore, ils sautent, pour se rafraîchir, dans les eaux du fleuve; ils ne se demandent pas si le bain peut leur faire du mal, quand ils sont en pleine digestion, en pleine transpiration: ils y restent souvent des heures. Ces imprudences sont la cause, chez eux, d'une mortalité effrayante; encore faudrait-il compter à part tous ceux qui meurent parce que le *baire* le leur a prêté.

La croyance religieuse de ces Indiens est une vraie Macédoine. Les *baires* gardent un silence impénétrable, et leurs ouailles ne savent pas en quoi consiste leur propre croyance. D'après ce que nous avons pu constater par nous-mêmes, nous savons seulement qu'ils croient en deux génies, dont *Marebba* est le génie du bien et *Boupe* le génie du mal. Pour ne pas être molestés par *Boupe*, c'est à lui qu'ils adressent sans cesse leurs prières. Dans le but de rendre *Boupe* inoffensif, ils le font fuir en exorcisant les aliments qu'ils prennent. Les *baires* fulminent des excommunications contre tous les impies qui osent manger autre chose que ce qu'ils ont exorcisé. C'est que leur intérêt est en jeu. L'animal une fois cuit est coupé en morceaux. Le *baire* qui a prononcé l'exorcisme les prend l'un après l'autre et les goûte; les morceaux les plus délicats, il les met de côté pour lui-même. Gare à l'incrédule qui ose manger de ce qui n'a pas été exorcisé: il devra en souffrir. Il lui entrera une épine dans le pied, quelque animal le mordra ou tout autre chose lui arrivera, quand même ce ne serait qu'après des années: tout accident est la punition du malheureux, coupable d'avoir mangé des produits non exorcisés.

Ces Indiens sont d'une taille singulière. Grands et gros, ils mesurent en moyenne

(1) La catastrophe de Juiz de Fora (Brésil), où a péri Monseigneur Lasagna, devait rendre vaines ces espérances.

1 m. 75 de hauteur. Lorsqu'ils ont quelque chose à manger, ils dévorent tout sur le champ sans se préoccuper du lendemain; et quand ils n'ont rien à manger il gardent la diète comme si de rien n'était. Leur industrie c'est la pêche et la chasse; il fabriquent aussi des arcs et des flèches, plument des perroquets et des *araras* (autre variété de perroquets) pour se faire des ornements de leurs plumes; ils aiment surtout à s'étendre de tout leur long pour perdre leur temps dans une douce oisiveté. Les femmes, au contraire, ne manquent pas de travail, elles ont le soin des enfants, doivent apprêter les aliments, ramasser les récoltes et faire les nattes pour leurs lits.

Délibérations gouvernementales en faveur des sauvages et contre eux. — Les missionnaires agriculteurs. — Difficultés de conversion.

Il fut un temps où cette tribu jetait l'épouvante dans cette région et le nombre des victimes, qui tombaient sous leurs traits, était toujours considérable. Déjà des soldats étaient allés contre ces sauvages avec l'ordre formel de les exterminer, mais après en avoir fait périr un grand nombre, on adopta des mesures plus humaines. On les réunit par groupes, et l'on fonda deux colonies dont l'une, la colonie Isabelle, — j'en ai déjà parlé dans une de mes lettres, — n'existe plus à l'heure qu'il est; l'autre, la colonie *Teresa Cristina*, est une station militaire. Vingt-cinq soldats y séjournent sous le commandement d'un lieutenant. Ils n'y sont que pour maintenir dans la soumission les Indiens qui viendraient s'établir dans la colonie avec l'espoir d'y recevoir quelque cadeau. La tribu est très nombreuse: elle compte quelques milliers d'âmes, mais les stationnaires de la colonie *Teresa Cristina* ne sont que six cents environ. Ils vivent de la chasse, de la pêche et, s'ils étaient réunis en plus grand nombre, ils ne trouveraient pas les aliments nécessaires à leur subsistance. Nous croyons en outre, que beaucoup d'autres viendraient bien volontiers s'adjoindre à ceux déjà établis à la colonie, si nos ressources étaient plus grandes pour les y maintenir.

Le Gouvernement du Matto Grosso, fatigué de voir que la colonie *Teresa Cristina* était si mal administrée, avait déjà pensé à retirer les soldats et ordonner le massacre général de tous ces pauvres sauvages. Mais grâce au sens élevé et à la bonne volonté de M. le Président actuel de l'État, grâce aussi aux sollicitudes de Mgr. Lasagna, d'autres mesures ont été prises. En vertu d'un Décret gouvernemental, qui nommait Don Balzola Directeur et moi Vice-Directeur de la colonie, des pleins pouvoirs nous furent conférés sur toute l'étendue du territoire concédé pour les sauvages, territoire qui ne compte rien moins

que 2400 km. carrés. Cette étendue était nécessaire pour éloigner de nous tout trafiquant suspect qui, souvent bien pire que les sauvages eux-mêmes, eût pu venir fomenter le vice et mettre obstacle à notre Mission. Le Gouvernement nous fournit en outre des vivres pour deux cents sauvages. Il serait disposé à nous donner davantage si le trésor public était mieux garni. C'est donc à notre charge que restent tous les autres; heureusement que la divine Providence et la charité bien connue de nos Coopérateurs et Coopératrices nous inspirent une confiance à toute épreuve.

En ce moment nous cherchons à donner à nos Indiens le goût du travail. Dans ce but nous avons fait une belle provision de faux, de pioches, de piques et autres instruments. Tous les jours nous faisons conduire nos chers Indiens à la forêt, où ils fendent des arbres, défrichent la terre, plantent le riz, les haricots, la mandioco, la canne à sucre, le café, etc. Quelques heures de travail, le matin, et c'est tout; nous ne leur demandons pas davantage, de crainte de les fatiguer: ils sont délicats comme de tout petits enfants. A défaut de véritables agriculteurs, nous prenons nous-mêmes tantôt une pioche, tantôt une faux et travaillons à qui mieux mieux. Que n'avons-nous ici une douzaine seulement de nos robustes campagnards piémontais! Assidus au travail, accoutumés à la fatigue, que de bien ils pourraient faire et quel appui ils pourraient prêter aux missionnaires! La nécessité du travail s'impose aux sauvages non seulement parce que le labeur les arrache à l'oisiveté, mais encore parce qu'ils ont besoin de vivre des produits de la terre.

Quant à leur conversion, bien des difficultés s'y opposent encore. Mais avec l'aide de Marie Auxiliatrice, notre Patronne spéciale, nous viendrons à bout de tout. La première difficulté provient des vices que les sauvages ont appris des soldats; mais cette difficulté n'existe pas pour les milliers de sauvages qui vivent épars dans la forêt. La difficulté la plus commune est celle que nous créent les *baires*. Prêtres, sorciers, médecins et prophètes à la fois, il prétendent qu'on attache à chacune de leurs paroles et à chacune de leurs menaces l'importance d'un article de foi. Voyant leurs propres intérêts compromis, ils apporteront sans doute de nombreux obstacles à la propagation de notre sainte religion.

Ils défendront aux sauvages de nous écouter, les menaçant de la colère de *Boupe* s'ils prêtaient l'oreille à notre prédication. Mais nous prendrons chez nous les malades dont le *bairé* aura prédit la mort, nous les guérirons et, Dieu aidant, nous finirons par démasquer ces prophètes de malheur. La jeunesse a tout particulièrement nos préférences. Moins viciée et plus souple, il y a plus de chance de lui donner un bon pli; aussi espérons-nous pouvoir for-

mer, en peu de temps, une nouvelle génération civilisée, chrétienne.

Appel à la charité en faveur des pauvres sauvages.

Voilà, bien-aimé Père, ce que j'ai cru devoir vous écrire dans mes courts moments libres, afin que vous puissiez à votre tour faire un compte-rendu à nos chers Coopérateurs et Coopératrices de ce qui se passe au Matto Grosso. J'espère que cette description à grands traits aidera à tenir en éveil leur généreuse charité envers tant de pauvres malheureux. Notre-Seigneur a versé tout son sang pour eux; c'est Lui-même qui se sert de nous pour tendre la main et recevoir la petite aumône destinée aux sauvages du Matto Grosso. Serait-il possible de reconstruire un cœur assez dur qui osât repousser la main compatissante du Sauveur qui plaide la cause de ces pauvres enfants de la forêt? Non.

La charité chrétienne sait opérer des prodiges et ne se laisse pas surpasser par le prosélytisme sectaire des protestants. Un grand nombre s'abstiendra sans doute de faire l'aumône sous prétexte de pauvreté: mais y eut-il une offrande plus agréable à N. S. J. C. que le denier de la veuve? Tous indistinctement pourront donc soutenir la cause des sauvages du Matto Grosso qui est la cause de la religion, la cause de l'humanité régénérée.

Veillez, Père bien-aimé, présenter à tous nos vénérés Supérieurs et à nos confrères les affectueux respects des missionnaires du Matto Grosso, et tout spécialement ceux de

Votre humble fils en Jésus et Marie

D. JOSEPH SOLARI

missionnaire de Don Bosco.



La Mission du Matto Grosso

Colonie Teresa Cristina, 25 novembre 1895

PÈRE BIEN-AIMÉ,

Nos cœurs sont encore saignants de la blessure qu'ils viennent de recevoir. Représentez-vous les fils de Don Bosco, au sein de ces immenses forêts vierges du Matto Grosso, au milieu de peuples sauvages, au moment où vient les frapper au cœur la douloureuse nouvelle que leur Père bien-aimé, Mgr. Lagsagna, n'est plus, et qu'il vient de leur être ravi par une épouvantable catastrophe de chemin de fer! — Quelle douleur, surtout pour moi, qui ai eu l'inappréciable faveur d'être, pendant plus de deux ans, son secrétaire, l'accompagnant dans ses périlleux voyages et partageant ses fatigues aposto-

liques! J'ai vraiment connu de près cette grande âme, admiré son zèle infatigable, loué son ardente charité. Toutes les classes de la société de nos pays lointains l'estimaient et l'aimaient. Le bon Dieu vient de me soumettre à une bien dure épreuve; la foi seule peut m'en faire supporter le coup. Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu!

Il y a six mois aujourd'hui que nous avons commencé cette Mission si difficile des Coroados, et déjà le succès vient couronner quel peu nos efforts. Je ne vous cacherai pas néanmoins que les Indiens de la colonie Teresa Cristina se sont trop laissés corrompre par les blancs pour que nous puissions leur conférer le saint Baptême dès que nous les croyons suffisamment instruits. Il nous faut prendre d'autres précautions, parce que si aujourd'hui ils sont avec nous, demain, peut-être, ils nous quitteront pour des mois entiers, et reprendront, dans les forêts, le genre de vie et les mœurs qu'ils pratiquaient auparavant. Notre-Seigneur nous recommande dans l'Évangile de vêtir ceux qui sont nus. Ce conseil évangélique trouve ici son application à la lettre. Nous avons distribué déjà plus de 400 vêtements, et un nombre de demandes toujours plus grand nous sont adressées. Impossible de faire droit à toutes: les fonds nous manquent. J'attends que votre paternelle charité et celle de nos généreux Coopérateurs se décide à nous les envoyer; nous aurons alors de quoi satisfaire à ce besoin qui urge vraiment. C'est là l'unique moyen d'affectionner les sauvages à notre Mission et à la civilisation chrétienne.

Le type de l'Indien Coroado n'est pas difforme comme celui de beaucoup d'autres sauvages; il est au contraire d'une conformation très avantageuse, grand, lesté, et sa physionomie est préférable à celle de certains Européens. Sur cent hommes il serait difficile d'en trouver un seul inhabile au service militaire. Nous les habituons peu à peu au travail, mais cet exercice est encore dur pour eux. Je me vois obligé de passer des journées avec eux pour les animer au labeur, leur montrer l'usage que l'on fait de certains instruments, etc., et quand il m'arrive de m'absenter pour faire mes pratiques de piété, je dois souvent interrompre tantôt pour emmancher une pioche, tantôt pour réparer une hache ou d'autres outils qui se rompent très fréquemment à cause de la vigueur exagérée avec laquelle ils sont maniés. Les premiers mois la chaleur tropicale n'étaient pas pour nous une petite épreuve. Les ennuis que nous procura ensuite l'achat de 700 bêtes à cornes qu'il nous fallait entretenir, sont incroyables. En ce moment il me faudrait des hommes et des chevaux pour les empêcher de se débâter. C'est un travail énorme de les réunir de nouveau après les avoir laissées s'échapper à travers la forêt. Et pourtant tous ces inconvénients doivent être

notre pain quotidien si nous voulons fournir à ces pauvres Indiens travail et subsistance.

Au milieu de tant de fatigues, après avoir reposé ma confiance en Dieu, il m'était doux de penser à deux choses bien propres à faire germer en nos cœurs la consolation. La première ? voir les Indiens si bien disposés à notre égard ; la seconde : la perspective d'avoir en avril prochain la visite de Mgr. Lasagna, qui viendrait nous aider de ses conseils pratiques, nous donner des instructions opportunes et surtout nous amener un renfort de personnel. Mais toutes ces belles espérances se sont évanouies parce que dans la dernière lettre que m'écrivit Monseigneur et qui m'est arrivée après sa mort, il me disait que n'ayant pas reçu de renfort de Turin, il ne pouvait plus nous envoyer le personnel qu'il nous avait promis. J'ai des soldats qui me rendent bien quelques services, mais leur chef ne peut pas toujours les laisser à ma disposition. Vous comprendrez donc aisément, mon bien-aimé Père, de quels encouragements a besoin un pauvre Directeur, entouré de centaines de sauvages et confiné dans les immenses forêts du Matto Grosso, ayant sur les bras toute la responsabilité de cette vaste et importante Mission, où il manque de tout ce qui serait nécessaire pour hâter le succès si ardemment désiré de son apostolat. Si ma plume pouvait vous tracer un tableau exact de la situation, votre cœur paternel ferait sûrement en sorte que les bourses de nos excellents bienfaiteurs s'élargissent en faveur de cette Mission. Mais prenons courage : la Vierge Auxiliatrice, Don Bosco, Mgr. Lasagna nous aideront du Paradis.

Le nouveau gouvernement du Matto Grosso est bien disposé en faveur de notre Mission. Il a déjà envoyé l'ingénieur mesurer le terrain qui nous a été accordé pour y fonder la colonie. Nous avons 24000 hectares dont l'usufruit est à nous et que nous répartirons entre les Indiens à mesure qu'ils se civiliseront ; 1800 hectares entrent dans notre propriété. Vous voyez, mon bien-aimé Père, que non seulement le champ évangélique mais aussi le champ matériel est immense.

Les Missions des Sœurs de Marie Auxiliatrice vont à merveille ; mais obligées de préparer des centaines et des centaines de robes pour les Indiens et soigner les malades, elles ne suffisent plus au travail. La Directrice, Sœur Frédérique Hummel, est une vraie Providence. Elle tient lieu de médecin et de pharmacien. Tout d'abord les Indiens se désolaient de nos remèdes mais aujourd'hui sur un simple signe, ils se rendent auprès de la Sœur pour prendre le remède ; et s'ils ne peuvent pas marcher, la Sœur et moi leur passons la potion qui est toujours très estimée. Il est bien évident que notre toute bonne Mère, Marie Auxiliatrice, nous protège du ciel. Les Indiens portent bien volontiers sa

médaille au cou. J'ai donné, il n'y a pas longtemps, un petit crucifix à une Indienne. Fort contente, elle se retire et après quelques instants, se présente devant moi avec le crucifix solidement lié au cou ; seulement, au lieu de l'avoir mis dans la position normale, elle l'avait lié la tête en bas comme saint Pierre.

Je termine, Père bien-aimé, en me recommandant à votre charité pour une augmentation de personnel. Veuillez nous bénir tous, et tout spécialement.

Votre fils très obéissant et très affectionné en N. S.

JEAN BALZOLA
missionnaire de Don Bosco.



Une famille consolée.

Fafe (Portugal) 20 avril 1896.

Il y a deux mois et demi que notre pauvre père, Joseph Leite Pinto Saldanha de Castro, était malade d'une forte fièvre occasionnée par un érysipèle, compliqué de plusieurs autres infirmités qui le mirent à deux doigts de la mort. Les médecins avaient perdu l'espoir de le guérir. Quelques symptômes annonçaient déjà sa prochaine agonie, et trente heures durant il resta dans cet état. Jugez de nos angoisses dans des moments aussi pénibles que ceux-là ! Après la première neuvaine, nous eûmes hâte d'en commencer une autre à notre Mère céleste, Marie Auxiliatrice ; et avec une confiance illimitée nous n'avons cessé d'espérer que Marie saurait obtenir de son divin Fils, en faveur de notre père, la guérison tant désirée. De son côté, le malade avait fait la promesse de donner le terrain nécessaire pour la construction d'une Maison salésienne ; d'autres membres de la famille avaient promis dans le même but, outre des aumônes, la publication dans le *Bulletin Salésien* de la guérison, dès qu'elle aurait été obtenue. — Nos espérances ne furent point trompées. Nous avons été exaucés et et notre cher père jouit d'une santé parfaite. Louée et bénie soit à jamais la très puissante Vierge Auxiliatrice des chrétiens ! Daigne cette Mère bonne entre toutes les mères étendre sur toute notre famille le manteau de sa bienveillante protection.

LEONORE de CONCEIÇÃO LEITE
de CASTRO.

Ayons tous recours à Marie.

Brescia, 20 avril 1896.

Ce n'est pas la première fois que j'ai la douce obligation de dire merci à la bonne Vierge Auxiliatrice. Sur le point de subir une opération qui pouvait avoir quelque suite fâcheuse, je me recommandai de tout mon cœur à Marie et j'ai été exaucé. Elle m'a pris vraiment sous sa protection spéciale, et l'opération a réussi pour le mieux. Ayons donc tous recours dorénavant à notre Mère Marie très pure, et Marie, de son côté se montrera toujours l'Auxiliatrice des chrétiens!

ERNEST PASINI, séminariste.

* *

Vive Marie Auxiliatrice !

La bonne lecture tourne toujours à notre avantage et à notre consolation! Le 9 janvier dernier, Marguerite Richier, mère de famille à Carpasio, fut prise d'une pneumonie. Le médecin qui vint l'ausculter pour la soigner, ne trouva pas l'état de la malade bien dangereux et se contenta de lui prescrire quelques remèdes. Revenu auprès de la malade, il trouva un changement si défavorable qu'il en fut effrayé et dit confidentiellement aux personnes qui la soignaient qu'il n'y avait plus espoir de guérison. A cette nouvelle, le soussigné, mari de la malade, se souvenant des grâces innombrables racontées par le *Bulletin salésien* et qui s'obtiennent tous les jours de Marie Auxiliatrice pourvu qu'on L'invoque avec confiance, eut l'heureuse inspiration de promettre à cette bonne Mère que si Elle voulait bien guérir son épouse, il ferait publier la grâce obtenue et enverrait à son Sanctuaire une belle offrande. O merveille! La malade, à qui le prêtre venait d'administrer les derniers Sacrements et à qui il suggérait des oraisons jaculatoires pour qu'elle pût faire un heureux passage à l'éternité, semblait être très abattue et sur le point de rendre le dernier soupir. C'est précisément ce moment que choisit la bonne Vierge Marie Auxiliatrice pour consoler l'époux désolé et la famille en pleurs. La malade se secoua, semble prendre possession d'elle-même, recouvre de l'énergie et se sent mieux. Peu après, grâce à Marie, elle put quitter le lit et aujourd'hui sa santé est parfaite.

Dans ma reconnaissance, j'ai hâte d'envoyer mon offrande au Sanctuaire de Marie et j'invite tous ceux qui me liront à s'écrier avec moi: Vive Marie Auxiliatrice.

JEAN RICHIER.

* *

Ramené à la vie.

Paderna, 24 avril 1896.

Après huit jours d'influenza je me trouvais, dans l'octave de Pâques, réduit à l'extré-

mité. Pendant la messe paroissiale, ma femme, qui se trouvait à mon chevet, se mit à sanglotter tout haut et sortit de ma chambre où elle me laissait privé de connaissance. La respiration était devenue presque impossible, une sueur froide, cadavérique... ruisselait sur mon front... je me voyais déjà à deux doigts de la mort... J'étendis les bras en forme de croix pour attendre ainsi, d'un instant à l'autre, mon départ pour l'éternité. Une chose me tourmentait beaucoup: c'était de devoir mourir sans pouvoir me confesser. Cependant, que faire?... Le prêtre du village se trouvait en ce moment au saint autel et moi j'étais seul, tout seul. Il n'y avait que Marie qui pût m'aider dans ce moment terrible et ce fut vraiment Elle qui opéra mon salut. Soudain, je sentis une main qui me serrait fort au bras droit; en un clin d'œil je me trouvais debout sur le lit devant l'image de Marie Auxiliatrice dont j'avais été, suis et serai toujours le dévot serviteur. Je me mis à crier de toute l'effusion de mon âme: Vive Marie Auxiliatrice!

A cet appel ma femme accourt. Je lui raconte d'un air serein et calme le prodige qui s'était opéré durant son absence. Étonnée de me voir l'esprit lucide et de me trouver guéri alors qu'elle était accourue, tremblant, dit-elle, de me voir mourir sous ses yeux, elle non plus ne peut douter de la puissante intercession de Notre-Dame.

Veillez donc faire publier cette grâce dans le *Bulletin salésien*. Pour moi, je conserverai toujours bien vivant dans mon cœur le souvenir de cette guérison miraculeuse, et tant que le bon Dieu me prêtera vie, je ne cesserai de répéter que c'est à Marie Auxiliatrice que je le dois d'être encore de ce monde.

NOEL PICCININI.

* *

Que Marie est bonne!

Saint Paul (Brésil), 1 mai 1896.

Il y a quelques mois seulement que ma petite Albine était prise d'une angine ou plutôt de la terrible maladie du croup. Déjà deux médecins avaient déclaré qu'humainement parlant il n'y avait plus d'espoir de guérison. Que faire? Mon cœur en était brisé; vu que le même mal m'avait déjà emporté, un peu auparavant, un charmant petit garçon. Je ne trouvai rien de mieux à faire que de recourir à Marie, Auxiliatrice des chrétiens. Je me jette aux pieds de la Vierge de Don Bosco avec toute ma famille, la supplie de daigner nous consoler dans notre affliction et Lui promets de faire publier la grâce si je l'obtenais. O bonté ineffable de Marie! Je n'avais pas encore achevé ma prière que déjà je sentais naître dans mon cœur une confiance illimitée, mon bébé

allait déjà beaucoup mieux et en peu de jours il était guéri. Aujourd'hui il est rose et frais, plein de vie, joufflu; on dirait un ange du paradis. Louée, bénie et remerciée soit à jamais la Vierge Auxiliatrice dont le secours efficace s'est toujours fait sentir et continuera, dans tous les siècles, d'assister le peuple chrétien. Cette chère Madonne est vraiment le réconfort, l'allégresse vraie et parfaite de tous ses vrais dévots!

PIERRE SEPPI.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Don Antoine Gallerani, curé, *Mévendole (Monselice)* — Lucie Visetta, pour guérison obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice. — Paride Mosconi, séminariste, *Viadana*. — Nardetto Alexandre, séminariste, pour son compagnon de séminaire Arthur Zanini, miraculeusement guéri, *Padoue*. — Laurent Longati, *Pontelagosouro*. — Thérèse Salomone-Rebaudenghi, *Benevagienna*. — G. M., *Rubiana*. — Sœur Conception Argentiéro, *Massafra*. — Laure Santo Andrea, *Clusone*. — Jean Constanzo, *Bianzè*. — Louise Fresia-Drovetti, gouvernante, *Altezzano*. — Louise Galmacchio. — Philomène Rossi, *Turin*. — Mario Marcani, *Pescarso di Capo di Ponte*. — Prevano Pier-Olimpio Maziarelli *Pozzuolo (Ombrie)*. — Angèle et Joseph Macchia, *Montiglio*. — Christine Ferreri-Calvano, *Cortemiglia*. — Jean Gheso, *Venise*. — François Scarpa-Peroletto, *Pellestrina*. — N. N. de *Varese* Lombardo avec offrande, de 20 frs. — Madeleine Giorda pour elle et pour ses amies Albertille Suppo et Catherine Bertola, *Rubiana*. — Marie Favero. — Thérèse Berra, *Chivasso*. — Pierre Pulacini, *Vicoforte*. — Pierre Comino, *Crava*. — Marie Negro, *Vinovo*. — Agnès Tornavasio, *S. Fa. Louis Dallora, Verceil*. — Catherine Bocche, *Mondovì*. — D. Primo Lanzi, *Sesti Cremonese*. — Voïna Palmira. — Arago Marie, *Mondovì*. — Louise Colnaghi, *Turin*. — Angèle Magnaghetti, *Mandellavita*. — Mathieu Degiovanni *Bosconero*. — Paul Marcherio, *Buttiglieria d'Asti*. — Thérèse Colomb, *Turin*. — Rose Tonengo, *Chivasso*. — Lucie Quaglia. — Marie Pecchio, *Settimo*. — N. Floris. — Marguerite Balle, *Carmagnola*. — Marie Biarcio, *Castelceriolo*. — Jacques Camisassi, *Cavour*. — Vercellino Gesualda, *Asti*. — Jean Bertori *Canavese de Rome*. — Cortevesio N. S. François. — Michel Angonova, *Carmagnola*. — Pierre Chiarle, *Montaldo Roero*. — Caroline Candiglio, *Carignano*.



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 juin au 15 juillet 1896.

France.

†

AMIENS: M. l'abbé Dessaint, curé, *Quesnel*.
ARRAS: M. l'abbé Dupuich, curé, *Ferfay*.
AUCH: M. l'abbé Lacoste, curé, *Montesquiou*.

BLOIS: M. le chanoine Dupont.
CAMBRAI: M. l'abbé Cauliez, *Carmin*.
CLERMONT-FERRAND: M. le chanoine Cistrier.
— M. le chanoine Roche, curé, *Besse*.
GRENOBLE: M. le chanoine Roussillon, *Saint-Marcellin*.
MONTPELLIER: M. le chanoine Boucassert, *Montagnac*.
PARIS: M. l'abbé Capelle.
VIVIERS: M. le chanoine Rouchier.

†

ANNECY: M^{lle} Marie Sarrey *Échenoz-la-Méline*.
ARRAS: M. Charles Van den Peereboom, *Blen-decques*.
CAMBRAI: M. Dubus, *Lille*.
— M^{lle} Béague, *Lille*.
— M^{me} Baudez, *Lille*.
— M^{lle} du Mesnil, *Lille*.
— M. Auguste-François Boucq, *Lille*.
— M^{me} V^{ve} Pillons, *Arras*.
GRENOBLE: M. Joseph Poulet, *Chabons*.
LYON: M^{lle} Carrand.
— M^{lle} Sauvignon.
LE MANS: M^{me} A. Courcelle, *Fresnay-sur-Sarthe*.
MARSEILLE: M^{me} V^{ve} J.-B. Jullien, *Saint-Just*.
— M^{me} V^{ve} Jean Chapier.
— M. Eug. Romagnac.
— M^{lle} Moutte.
MONTPELLIER: M^{me} Louis Ronët.
— M^{me} Lucie Galibert.
— M. le comte d'Espous.
— M. Rouquet, *Adissan*.
— M^{lle} Clara Pons, *Adissan*.
MOULINS: M. et M^{me} Tixier, *Ussel*.
RENNES: M. Théard, *Le Tertre*.
SAINT-BRIEUC: M^{me} Henri Bazin, *Dinan*.
VALENCE: M^{me} Broyelle, *Bourg de Péage*.

Étranger.

†

BELGIQUE: M. Edmond-Marie-Désiré Bracq, *Gand*.
HOLLANDE: M^{lle} Goossen, *Maestricht*.
ITALIE: Sœur Marie-Pie, Supérieure de la Charité, *Aoste*.

Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.